



HAL
open science

Myriam Yardeni. Esquisse biographique et parcours intellectuel.

Ouzi Elyada

► To cite this version:

Ouzi Elyada. Myriam Yardeni. Esquisse biographique et parcours intellectuel.. Protestantisme, nation, identité. Hommage à Myriam Yardeni, Michelle Magdelaine et Viviane Rosen-Prest, Oct 2016, Paris, France. hal-03165563

HAL Id: hal-03165563

<https://hal.science/hal-03165563>

Submitted on 10 Mar 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Myriam Yardeni : esquisse biographique et parcours intellectuel

Ouzi ELYADA

Professeur au Département d'histoire générale, université de Haifa, Mont Carmel,
Haifa, Israël. ouzi@com.haifa.ac.il

Le parcours intellectuel et professionnel de Myriam Yardeni ne peut pas être séparé de son parcours personnel, car son œuvre scientifique est déterminée par les grandes circonstances historiques de sa vie. Le fil directeur de sa démarche scientifique est défini par sa quête d'identité, menée dans une période de crise mondiale.

Myriam Marika Jakobovits, qui adopta plus tard le nom de Yardeni, est née le 27 avril 1932 dans la ville de Timisoara (ou Temeschwar), la capitale de la Transylvanie, dans l'ancien empire austro-hongrois, région rattachée à la Roumanie après la Grande guerre. Elle était la fille unique d'une famille juive bourgeoise qui continuait à cultiver les valeurs cosmopolites et laïques de l'ancien empire¹.

Sous l'empire austro-hongrois, la société juive de Timisoara prospérait sur le plan économique et culturel. Mais avec le rattachement à la Roumanie, cette société fut obligée de s'adapter à l'espace fermé de l'État-nation et la famille de Myriam-Marika se trouva dans un double exil, à la fois comme minorité hongroise dans un État roumain et comme minorité juive à l'intérieur de la région hongroise.

Peut-être en réaction à la disparition de l'empire et à l'affaiblissement des valeurs cosmopolites, on vit se développer entre les deux guerres dans cette ville, qui comptait 12 000 juifs en 1939, deux communautés distinctes : d'une part une communauté sioniste laïque qui se préparait à l'émigration en Palestine et d'autre part une communauté religieuse orthodoxe, antisioniste et antimoderniste. Mais il existait encore un troisième groupe de juifs dans la ville, des juifs laïcs qui n'étaient ni sionistes ni orthodoxes, se considéraient simplement comme des citoyens roumains originaires de l'ancien empire austro-hongrois et avaient l'intention de vivre comme des citoyens entièrement intégrés dans la vie roumaine ; c'est à ce

¹ Pour les sources biographiques : Ouzi Elyada et Jacques Le Brun, « Myriam Yardeni, historienne des mutations et des controverses de l'époque moderne », in O. Elyada et J. Le Brun (éd.), *Conflicts Politiques, Controverses religieuses-Essais d'histoire européenne aux 16^e-18^e siècles*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2002, pp. 259-271 ; Miri Eliav-Feldon et Nadine Kuperti-Zur, « Portrait d'une historienne. Interview avec Myriam Yardeni », *Zmanim*, vol 125, (hiver 2014), pp. 4-15 (en hébreu) ; Arlette Jouanna, « Hommage à Myriam Yardeni », *Diasporas. Circulations, migrations, histoire*, vol 25, (2015) pp. 7-9.

groupe que se rattachait la famille de Myriam. C'est pour cette raison qu'en Roumanie elle portait son prénom hongrois de Marika et nom le prénom hébraïque Myriam. Bien qu'il existât des écoles juives et hébraïques-sionistes dans la ville, ses parents préférèrent l'envoyer à l'école roumaine où elle apprit aussi l'allemand et l'italien, un signe des aspirations multiculturalistes de l'ancien empire face aux tendances de fermeture d'une partie de la communauté juive de la ville. Ce désir d'ouverture et d'universalisme sera dominant durant toute la vie de Myriam Yardeni et se manifestera dans ses vastes recherches sur la diaspora huguenote.

À la fin des années trente, la vie de la communauté juive de la ville devint plus difficile en raison du nationalisme roumain, qui se rapprochait du mouvement fasciste de la Garde de Fer. À partir de 1937 la Roumanie restreint l'accès des juifs à l'université et à la citoyenneté roumaine. La situation se détériore encore après l'*Anschluss* (mars 1938). L'influence de l'Allemagne nazie ne cesse de progresser en Roumanie et la violence de la Garde de Fer s'accroît. Après la destitution du Roi Carol II et la prise de pouvoir par le général Antonescu en 1941, les Gardes de Fer se mettent à opérer librement à Timisoara. Sous la pression de l'Allemagne, les Roumains commencent à envoyer les juifs de Transylvanie vers les camps d'extermination. A Timisoara cependant les juifs, un moment menacés de déportation vers les camps, échappèrent au pire : la communauté de la ville fut épargnée grâce à des pots-de-vin versés aux fonctionnaires roumains. La plupart des juifs de la ville survécurent à la guerre.

Au début de la guerre, Marika a sept ans. Elle a été témoin de tous les dangers et de tous les miracles subis alors par la communauté juive de Timisoara. Son père, envoyé en camp de travail, a pu être libéré au bout de quelques mois grâce à l'intervention d'amis roumains. Mais Marika elle-même a souffert d'une tragédie personnelle. Car cette fillette pleine de vivacité et d'entrain tombe malade à la fin de la guerre, elle attrape une maladie juvénile, l'arthrite rhumatoïde. Pourtant elle montre déjà son caractère courageux et son optimisme et insiste pour reprendre ses études. Elle termine l'école primaire, mais en raison du régime raciste elle ne peut pas poursuivre ses études dans un lycée roumain. Elle est alors inscrite au lycée juif laïque, (le lycée israélite mixte de Timisoara) où elle découvre la littérature mondiale traduite en hongrois. Elle s'y initie également au latin et au grec et se perfectionne en langue française, qu'elle avait commencé à apprendre avec un professeur privé.

À la Libération, les parents de Marika décident tout d'abord de rester en Roumanie. Mais après la prise du pouvoir par les communistes en 1947, ils modifient leurs projets et se

décident à partir. En 1950, dès que Marika a terminé le lycée, ils émigrent en Israël. À son arrivée en Israël, Marika a 18 ans. Elle est handicapée et fragile, elle ignore tout du pays et de ses habitudes et ne parle pas l'hébreu. Quarante ans plus tard, en 1999, elle recevra le prix le plus prestigieux du pays pour ses travaux scientifiques, le prix d'Israël.

La jeune Marika qui s'installe avec ses parents dans la banlieue de Tel-Aviv est une jeune Européenne laïque et cultivée, qui s'intéresse surtout à l'histoire et à la littérature européennes et assez peu à l'histoire et à la culture juives. Mais elle va s'intégrer progressivement à la vie locale et devenir une Israélienne. Quoiqu'handicapée (elle marche avec difficulté), ne parlant pas l'hébreu et ne connaissant pas le pays, elle décide très peu de temps après son arrivée de quitter la maison de ses parents dans la banlieue de Tel-Aviv et de mener une vie indépendante à Jérusalem. Elle s'inscrit à l'*Ulpan Etzion*, une école spécialisée dans l'enseignement de la langue hébraïque. Son rythme d'apprentissage est si rapide que deux ans plus tard elle décide de devenir elle-même professeur d'hébreu : elle s'inscrit à l'École supérieure de professeurs de langue hébraïque à Jérusalem, fondée par le philosophe Martin Buber. Dans cette école elle a pour professeurs de célèbres intellectuels comme Gershom Scholem, le grand historien de la kabbale, ainsi que le philosophe Yeshayahou Leibowitz. Après une année de formation, Marika devient professeur certifiée et est envoyée enseigner la langue aux nouveaux arrivants à Jérusalem.

Avec l'apprentissage de l'hébreu commence pour elle une période de dix ans, de 1951 à 1961, où elle étudie et travaille à Jérusalem. C'est durant cette période qu'elle modifie son identité sur le plan formel. Tout d'abord elle abandonne son prénom de Marika et commence à utiliser uniquement son prénom hébraïque, Myriam. Ensuite, afin de s'intégrer à la civilisation israélienne et de réaliser le projet de régénération de l'homme hébraïque, elle décide de remplacer son nom de famille, Jakobovits, à connotation juive diasporique, par un nom de famille israélien, Yardeni. Ce nom signifie la rivière Jourdain et est associé à la mythologie biblique. Cependant Myriam ne fut jamais une Israélienne « de souche ». Elle garda toujours son accent hongrois en hébreu et surtout un mode de comportement et une civilité issus de l'ancien empire austro-hongrois. Par sa vaste culture européenne elle demeura toujours une citoyenne du monde.

Néanmoins, dans les années 1950, Myriam voulait devenir « une vraie Israélienne ». Mais ce désir ne se manifesta pas dans le choix de ses études supérieures. Maîtrisant désormais l'hébreu, elle s'inscrit à l'université hébraïque de Jérusalem, où elle choisit d'étudier non pas l'histoire juive ou la littérature hébraïque, mais l'histoire européenne et la littérature française. Ces choix montrent bien que tout en étant attachée à la nation israélienne, Myriam

restait fondamentalement une femme des Lumières européennes, un personnage cosmopolite qui aurait préféré le modèle multiculturel impérial au modèle restreint de l'État-nation ; en dépit de cela (ou pour cette raison ?) le phénomène du nationalisme l'intrigua toute sa vie, tant sur le plan personnel que sur le plan de la recherche. Mais dans l'Israël des années 1950, il était difficile pour Myriam de ne pas se confronter à l'histoire juive. Elle ne pouvait pas se détacher de sa propre histoire, d'autant moins que tout en enseignant l'hébreu aux nouveaux immigrants à l'*Ulpan Ezion*, elle travaillait également, pour compléter son salaire, comme bibliothécaire à *Yad Vashem*, le mémorial construit à Jérusalem en mémoire des victimes de la Shoah.

Pendant ses études à l'université de Jérusalem, Myriam hésite entre l'histoire et la littérature. Elle est très attachée à la grande poétesse israélienne Léa Goldberg, qui dirige alors le département de littérature française. Si elle décide finalement de faire carrière en histoire, c'est à cause de l'influence de l'historien de la Révolution française Jacob Talmon. Myriam est très impressionnée par le parcours intellectuel de Talmon. Pendant ses études de licence et de maîtrise elle suit ses cours au département d'histoire générale, avant d'écrire sous sa direction son mémoire de maîtrise sur la lutte de Bernard Lazare en faveur de Dreyfus. On voit apparaître là un thème qui l'occupera dans ses recherches ultérieures, sur les rapports entre media imprimés et conscience nationale dans l'Ancien régime. Avec Talmon et l'affaire Dreyfus, Myriam aborde l'histoire contemporaine de la France par le biais de l'antisémitisme. Sur le plan méthodologique elle se forme à l'histoire des idées telle que l'historiographie anglaise traditionnelle la pratiquait : solide étude des textes et des sources, positivisme dans l'interprétation, analyse de l'histoire des idées comme enchaînement des grandes pensées et des grands systèmes.

En 1961, nouveau bouleversement dans la vie de Myriam. Après dix ans de vie stable à Jérusalem, elle se lance dans une nouvelle aventure. Bien que sa santé soit toujours fragile et qu'elle ait du mal à marcher, elle décide de partir seule pour Paris, afin d'écrire une thèse de doctorat à la Sorbonne. Mais elle ne va pas suivre les chemins de Talmon et ne préparera une thèse ni sur l'histoire des idées de la Révolution française ni sur l'antisémitisme au XIX^e siècle. Au lieu de cela, elle va se plonger dans l'histoire de la France moderne du XVI^e siècle, et plus précisément des Guerres de religion, un sujet très peu connu et très peu étudié dans le monde universitaire israélien. Elle a pour directeur de thèse le célèbre historien de la Sorbonne Roland Mousnier, avec qui s'instaurera une relation d'amitié et de respect mutuel qui durera toute leur vie. Grâce à Mousnier, elle découvre une pensée qui s'intéresse davantage aux formations collectives, aux institutions, aux groupes sociaux qu'aux individus

comme agents et sujets de l'histoire. Outre Mousnier, Myriam fait aussi la connaissance de l'historien des mentalités Robert Mandrou et son œuvre, dont on reconnaît aujourd'hui toute l'importance, sera pour elle particulièrement féconde. Sous l'influence de Mousnier et de Mandrou, Myriam dirige ses recherches dans le sens d'une histoire sociale des mentalités, d'une histoire des représentations collectives ou plutôt de ce qu'on pourrait appeler la conscience collective. Le résultat de cette double influence de Mousnier et, de manière indirecte, des travaux de Mandrou est la thèse de doctorat de Myriam : *La Conscience nationale en France pendant les guerres de religion*². Myriam Yardeni choisit ici un moment historique de crise, le passage violent et tragique d'un monde à l'autre, d'une société à l'autre. Sans doute marquée par l'histoire récente de l'État d'Israël et par la crise qui avait permis la naissance de cet État, elle était plus que quiconque apte à comprendre les rapports complexes entre la conscience nationale et l'État.

Myriam resta pendant deux ans à Paris. Participant au séminaire de Mousnier à la Sorbonne elle y rencontra des historiens comme Denis Richet, Yves Durand, Arlette Jouanna et Yves-Marie Bercé qui devinrent des amis proches et des partenaires de travail pour de longues années.

Fin 1963 Myriam est de retour en Israël. Elle prend ses fonctions de maître de conférence dans son premier poste universitaire, à la toute nouvelle université de Haïfa, au département d'histoire générale qu'elle vient de fonder avec son collègue médiéviste Arie Grabois. Myriam ne quittera jamais l'université de Haïfa, elle y fera toute sa carrière jusqu'à sa retraite en 2002. Elle est nommée professeur associé en 1971 et professeur en 1975. Avec sa collègue du département de littérature française le professeur Shulamith Weismann, elle a fondé en 1970 « l'Institut d'histoire et de civilisation françaises de l'université de Haïfa ». Le rôle central qu'elle occupa dans cet institut lui permit d'établir des liens internationaux durables entre universitaires israéliens et français. C'est dans le cadre de cet institut que Myriam organisa des colloques et des tables rondes réunissant historiens, littéraires, philosophes et sociologues, rencontres dont les résultats ont été publiés sous sa direction dans plusieurs volumes d'actes³.

² Myriam Yardeni, *La Conscience Nationale en France pendant les Guerres de religion (1559-1598)*. Paris-Louvain, publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Paris-Sorbonne (série recherches 59), 1971.

³ Parmi les actes de colloques sous la direction de Myriam Yardeni, citons : M. Yardeni (éd.), *Les Juifs dans l'histoire de France*, Leiden, Brill, 1980 ; *idem*, *Modernité et non conformisme en France à travers les âges*, Leiden, Brill, 1983 ; *idem*, *Idéologie et propagande en France*, Paris, Picard, 1987 ; Myriam Yardeni et Ileana Zinguer, *Les deux réformes chrétiennes –propagation et diffusion*, Leiden, Brill, 2004.

Sur le plan de la recherche, Myriam continua d'abord à étudier le vaste phénomène de la conscience nationale. Pour ce champ d'étude, elle s'appliqua à révéler et à exploiter des sources extrêmement neuves et variées : correspondances, journaux, sermons, livres d'histoire, histoires nationales⁴, mais aussi des écrits économiques ou juridiques ainsi qu'un grand nombre de pamphlets. Dans le travail approfondi et rigoureux de Myriam la conscience nationale apparaissait non pas comme une expression de l'âme du peuple, mais comme une construction, une formation sociale, le résultat d'une longue pratique de propagande.

Il était naturel que cette enquête conduisît Myriam à l'étude de l'utopie⁵. L'histoire que Myriam écrivait était plutôt une histoire des mentalités, des représentations, des expressions du refus de l'idéologie dominante. Un refus qui tournait le regard du présent vers un avenir idéal. Vivant en Israël, Myriam connaissait très bien le rôle de l'utopie pour la construction de l'État hébreu. En revanche, au XVII^e siècle, sous Louis XIV, l'utopie était un regard tourné vers le passé. Pour Myriam les utopies pouvaient servir de témoignages sur une crise à laquelle elles tentaient de porter remède.

Cependant l'étude des utopies était liée au troisième grand champ de recherche de Myriam Yardeni : l'étude des protestants et du protestantisme. Car la plupart des auteurs d'utopies étaient des protestants. Dès sa thèse Myriam avait travaillé sur les protestants et leurs discours politiques, historiques et religieux. Elle consacra aux protestants exilés une grande étude parue en 1985 aux Presses Universitaires de France⁶, une des rares synthèses publiées sur ce sujet en France. Cette recherche fut complétée par un second volume paru en 2002 chez Honoré Champion⁷.

Dans ces deux études on peut trouver certaines analogies entre le sort des protestants et celui des juifs à l'époque moderne, car Myriam ne considère pas les protestants comme une Église peu à peu établie, mais comme une minorité persécutée, dispersée, s'adaptant à des milieux à chaque fois différents, créant les conditions d'un renouveau de la pensée et des sociétés. La question de la conscience nationale reste centrale dans ses recherches sur le Refuge protestant. Car la persécution des protestants est à la fois la conséquence de la formation de la conscience nationale en France et le moteur de la constitution d'autres formes de conscience nationale. Myriam montre que les protestants jouent un rôle central comme

⁴ Myriam, Yardeni a regroupé une série de ses articles sur les historiens des XVI^e et XVII^e siècles dans son livre *Repenser l'histoire. Aspects d'historiographie huguenote des guerres de religion à la Révolution Française*, Paris, Honoré Champion, 2000. Voir également *idem, Enquêtes sur l'identité de la « nation France »*, Paris, Champs Vallon, 2016.

⁵ Myriam Yardeni, *Utopie et Révolte sous Louis XIV*, Paris, Nizet, 1980.

⁶ Myriam Yardeni, *Le Refuge protestant*, collection « Histoire », Paris, PUF, 1985.

⁷ *Idem, Le Refuge huguenot, Assimilation et Culture*, Paris, Honoré Champion, 2002.

agents de la modernité en Europe, contribuant d'abord à la naissance de la conscience nationale qui va faire naître l'État moderne, et plus tard à formuler une critique contre l'État qui va aboutir à des formes nouvelles de conscience nationale et au cosmopolitisme⁸.

Bien que Myriam ait consacré la plus grande partie de ses recherches à l'histoire des protestants français, elle n'a pas ignoré la question juive dans la France moderne. En effet son premier article, publié dans la revue israélienne *Zion* en 1963, était déjà consacré à l'analyse de l'attitude à l'égard des juifs pendant les Guerres de religion⁹. Elle continue à s'intéresser à la représentation des juifs et des judaïsmes tout au long de ses recherches sur les huguenots. Elle est frappée par la fréquence des allusions aux juifs dans les sources protestantes et publie en 1990 un livre sur les mentalités anti-juives, utilisant la méthode de l'histoire des mentalités chère à ses maîtres Mousnier et Mandrou¹⁰. En 1998, elle publie en hébreu un livre sur juifs et huguenots dans lequel elle examine des cas particuliers d'attitudes de protestants envers les juifs. Le livre a été traduit en français et publié chez Honoré Champion en 2008¹¹.

En 2002, après trente-neuf ans d'enseignement, Myriam Yardeni prit sa retraite de l'université de Haïfa. Mais elle ne ralentit pas pour autant le rythme de ses recherches, publiant un livre tous les deux ou trois ans et un grand nombre d'articles. Malgré l'affaiblissement de son état de santé elle continua à travailler jusqu'au dernier jour de sa vie. Toujours courageuse et optimiste, elle était absorbée par son dernier projet de recherche sur les monarchomaques de la Saint-Barthélemy, un projet resté inachevé. Myriam Yardeni s'est éteinte à Haïfa le 8 mai 2015.

⁸ Voir aussi Myriam Yardeni, *Minorités et mentalités religieuses en Europe moderne, l'exemple des huguenots*, (études recueillies par Michael Green), Paris, Honoré Champion, 2018.

⁹ Myriam Yardeni, « The Attitude to the Jews in Literary Polemics during the Religious wars in France », *Zion*, xxxviii, (1963), pp. 70-85 (en hébreu).

¹⁰ Myriam Yardeni, *Anti-Jewish mentalities in Early Modern Europe*, New-York, London, University of America, 1990.

¹¹ Myriam Yardeni, *Huguenots et juifs*, Paris, Honoré Champion, 2008. *Idem*, *Jews and Huguenots*, Jerusalem, Zalman Shazar Center, 1998 (en hébreu).